

chacun d'eux faisait, à l'occasion, les éloges de l'autre aux parents des demoiselles, qu'ils avaient en vue d'épouser. Seyler, natif de Clemency, non loin de Dahlem, où il était bien connu, ne dédaignait pas d'entrer un jour chez M. Knepper pour lui dire quasi fortuitement mille choses avantageuses en faveur de Monsieur Oms. En revanche le marchand cirier se rendit un beau jour au « Rodenhof », sous prétexte d'acheter des ruches à miel pour son métier, mais en réalité pour souligner les mérites personnels de son voisin et la prospérité de son commerce. Ils se marièrent à la même époque, ou à peu d'intervalle, chacun avec sa dame villageoise. Après leurs mariages les deux compères convinrent de changer leur titre de « voisin » (Nôper) en celui de « maître » (Méschter), mais jamais de monsieur. Leurs épouses seulement se qualifiaient réciproquement de « madame ». Les bons rapports de voisinages continuaient toujours et, si l'on se fréquentait moins, à mesure que les deux maisons se peuplaient d'enfants, la bonne entente des parents, ne faillit pourtant jamais. »

Seyler ajouta à son commerce un négoce en vins ; ici la chance lui sourit, quoiqu'à la longue ne débitant que des vins de qualité, il ne fût pas toujours à même de soutenir avec succès sa vente contre celle de la concurrence et des produits de moindre valeur.

Son plus grand mérite, pour lequel d'ailleurs il devrait être inscrit dans les annales de notre agriculture, ce fut l'introduction de la culture du trèfle, et cela malgré la plus vive résistance des principaux intéressés. Familiarisé, lors de ses campagnes, avec l'agriculture des Flandres, il y avait appris à apprécier la grande utilité de la culture du trèfle. En 1771, année de famine et de disette, Seyler fit venir de la semence de trèfle des Pays-Bas, dans l'espoir que nos paysans comprendraient enfin son utilisation comme fourrage supplémentaire. Mais que de préjugés, que de résistances à vaincre ! Là où toute persuasion fut vaine, il alla jusqu'à faire cadeau des semences, se contentant de la promesse de les essayer. Peu à peu ce fut la réussite, . . . et l'une des grandes satisfactions de sa vie.

Son esprit vif et son initiative l'aiguillonnèrent vers d'autres essais : après avoir introduit le premier sucre d'Angleterre, il fit venir les colorants (Steinfarben) pour la faïencerie de Septfontaines, qui venait d'être fondée par les frères Boch.

Un mérite non moins grand se situe dans cette même année de famine. L'épisode raconté en toute simplicité par sa fille Madame Scheffer, dépeint mieux Seyler que ne saurait le faire une longue apologie : « L'an 1771 les blés ayant manqué, la disette se fit sentir dans le duché ; pour subvenir aux besoins plus factices que réels, mon père commanda cent voitures de grains dans les Flandres. Arrivé à la frontière cet important convoi fut arrêté par ordre des Etats Provinciaux, car cette entreprise bienfaisante allait à l'encontre des intérêts de divers membres de ces dits Etats. Seyler aurait été ruiné et il s'adressa au commandant de la forteresse le baron de Vogelsang. (27) Le commandant envoya un détachement de cavalerie autrichienne à la frontière ; la force armée en imposant à la maréchaussée, cette dernière